

encore, on mettait le mort au cercueil qu'au tout dernier moment, quand tout le monde était là. C'est devant tout le monde qu'on mettait le mort en bière. Parce qu'ils disaient que quelque fois il était arrivé, ce qui est vrai, que l'on ait fait des enterrements sans mort du tout. Je vous dirai que, moi-même, j'ai fait un enterrement comme ça; d'ailleurs à mon insu. On m'a roulé, quoi...

**M.D.** Que faisait-on du corps?

– On l'avait enterré la veille, parce que le type ne voulait pas aller à l'église et alors la famille était très religieuse; on a voulu, il s'est suicidé; c'était d'ailleurs un de mes amis, je l'avais connu au collège, ici (...). Quoiqu'il en soit, il s'est tué (...); il a laissé une lettre dans laquelle il disait qu'il ne voulait pas être enterré à l'église. Alors, les parents l'ont fait enterrer la veille, et le lendemain on a porté un cercueil vide à l'église de S... Et c'est moi qui ai célébré cet enterrement. On est allé au cimetière ensuite, porter cette caisse vide. Mais je l'ai su, après coup (...).

Quelquefois il n'y a pas de mort du tout. On fait semblant. (...). Pour arranger les affaires, dans certains villages, on ne veut pas d'histoire comme ça. Alors on met en bière devant tout le bourg. Quand l'abbé D... avait perdu sa mère, à Mouguerre, moi j'étais là-bas et j'étais très étonné de voir ça. Parce qu'on a mis le cercueil devant la porte, on a apporté la morte et on l'a mise là, devant tout le monde, et on a fermé le cercueil, devant tout le monde. Je n'avais pas vu ça ailleurs. En un sens, on peut comprendre. Mais ça ne se chante pas sur les toits.

### Monuments funéraires

A Ithorrotz, j'ai toujours entendu dire: *harri gizonak*, les hommes de pierre, pour désigner les stèles discoïdales. La croix se disait *kurutzia*. Je ne connais pas de nom pour les tabulaires labourdines. Les grandes plate-tombes se nomment: *harri lauza* ou *lauza* ou *har'lauza*. L'intérieur du caveau se dit *barnea* et non "la chambre".

Les centres de fabrication des monuments funéraires, que j'ai connus, sont Bidarray (à cause de la pierre rouge) et Bidache.

Les *hargin* étaient maçons et tailleurs de pierre; ils étaient carriers. Ceux que j'ai connus ne faisaient rien d'eux-mêmes; il fallait leur porter des plans, avec lesquels "ils s'arrangeaient".

### A propos des croyances

C'est certain qu'il y a un culte du soleil au Pays Basque, même maintenant. Pour eux, le soleil c'est évidemment celui qui fait pousser toutes choses. Sans lui, l'agriculture ne vivrait pas, c'est un point très important, le soleil (...). (Sur les monuments et objets) c'est un signe de protection, ou pour faire joli.

Un paysan fait attention à la lune (...). Parce qu'ils ont des idées là-dessus, très nettes. *Gorapena*, la lune montante, vous devez, par exemple, semer le blé ou bien des choses qui vont monter. Maintenant, les pommes de terre, ou les choses qui sont dessous, il faut changer, etc. De même pour aller au coiffeur, c'était toute une histoire! Si vous voulez que

vos cheveux repoussent il faut aller après la lune montante, autrement vous risquez de devenir chauve (...). Ils y croyaient dur comme fer; vous ne les feriez pas changer. (...). Pour eux, les phases de la lune ont des significations certainement intéressantes. Mais ils ne sont pas les seuls; il n'y a pas qu'au Pays Basque, ça existe ailleurs!

(...) On demande, par exemple, le soir, quand on fait une prière, non plus au soleil, mais pour le soleil. On demande à la Sainte Vierge que le soleil revienne le lendemain (...), on a christianisé cela. Par exemple, on dira Sainte Vierge faites que la lune ne se trouve pas mal cette nuit, qu'elle nous éclaire, qu'elle nous aide, qu'il ne nous arrive pas de malheur. En réalité ils mélangent (...); ça prouve qu'il y a un fond qui est resté chez eux. Mais ils l'ont christianisé; ils ont fait un synchrétisme.

**M.D.** parle de la "confusion" Mari-Vierge Marie.

J'ai fait une conférence sur les hérésies dans le diocèse de Bayonne. J'en ai trouvé jusque dans les liturgies, les livres de messes. Vous ne pouvez pas vous imaginer toutes les blagues qu'il y a là dedans (...). (Un jour, j'ai dit à l'évêque): vous savez, le culte de la Sainte Vierge? Il y a à boire et à manger dans notre diocèse. Qu'est-ce que vous me dites là? Me dit l'évêque. Je lui donne quelques exemples, et il me demande de venir à Bayonne faire une conférence là-dessus.

Il l'avait annoncé dans le "Bulletin diocésain", cette conférence. Je me rappelle que le père Dudon qui était jésuite à Paris, était venu parce qu'il était très surpris par un sujet pareil (...). Il était très surpris de voir qu'effectivement il y avait un mélange extraordinaire de toute espèce de choses dans le culte de la Sainte Vierge, chez nous (...). J'avais 28 ans quand j'ai fait cette conférence.

(Nous reparlons de la déesse Mari et de ses déplacements); après la guerre on a promené Notre Dame de Boulogne dans le pays, ici. Il y a eu de grandes manifestations. Dans le bulletin diocésain... il y avait ceci: "Notre Dame de Boulogne vient saluer Notre Dame de Bayonne!!! "C'est à s'asseoir par terre!!! (il pensa alors aux sept soeurs de Mari, se rendant visite; voir le récit mythologique dans l'oeuvre de Barandiaran), je me suis dit, tiens, on y revient! (puis il parle de la bizarrerie de l'esprit humain, de ses défauts, etc.)...

*Témoignage transcrit à partir d'un enregistrement et restitué "tel quel".*

## LE PRÊTRE, LA CÉRÉMONIE RELIGIEUSE AVANT VATICAN II

L'entrevue a eu lieu en août 1987, au presbytère de Jaxu, entre M.D. et Monsieur l'abbé Maitia. Le thème ci-dessus fut l'axe de notre entretien, les considérations "annexes" sont rapportées à la fin.

Monsieur l'abbé Maitia fut longtemps vicaire à Cambo; je lui ai donc demandé de situer ici son témoignage, d'autant plus que ce village constituait un petit monde "à part" dans le paysage traditionnel du Pays Basque rural (il y avait là de nombreux médecins et des malades de toutes classes sociales; beaucoup n'étaient pas basques).

## LES MESSES POUR LES MORTS

– *Ehortzeta meza*: le jour de l'enterrement.

– *Bederatzi urruneko meza/beatzurruna*: elle a lieu en fait le premier dimanche après les obsèques; il était ainsi plus facile pour les parents de se déplacer (cousins). A cette messe, c'était surtout les femmes qui avaient les vêtements de deuil (*mantaleta*), pas les hommes. *Andere Serora*, ou la première voisine, allumait, à la chaise de la maîtresse de maison, *ezko xaria*. A cette messe on restait à sa place habituelle, comme c'était le cas les dimanches. A la fin de cette cérémonie il y avait à la maison un repas de caractère tout à fait familial.

– *Urtheburuko meza*: c'est une messe anniversaire; il y a ainsi: *lehen urtheburua, bigarren urtheburua*,... Lorsqu'elle est annoncée par le prêtre celui-ci précise bien s'il s'agit d'un premier, etc. anniversaire. N'assiste à ces messes que la famille très proche, en principe.

– La famille donne un "trentain" (pas d'expression basque) pour son défunt. Il se compose de 30 messes que l'on doit dire à la suite; le trentain coûte assez cher. Les prêtres ne pouvaient pas toujours les assurer et ces trentains sont envoyés à des couvents. Cette pratique continue, la famille venant s'arranger directement avec son curé.

– *Obligazioneko meza*: ce type de messe est particulier en ce sens qu'on l'adresse à Dieu par reconnaissance pour les bienfaits reçus; on est redevable à Dieu (*obligazionea*). C'est comme une action de grâce (*esker onezko meza bat bezala*). Il existe aussi la messe à nos intentions, demandée par les familles: *X...ko* (nom de la maison) *xedeetarat*. Ce type de messe est demandé lorsque l'on va voir le curé à l'occasion de messe anniversaire.

– *Bertze mezak*: les messes offertes lors de l'enterrement; on en dresse la liste (maître/maîtresse de maison, fils, fille... voisins et amis). En principe les messes offertes par la famille étaient chantées, avec le chantre, les autres étaient des messes dites "ordinaires"; en fait, à Cambo, toutes les messes étaient chantées, même en semaine.

## LE JOUR DE L'ENTERREMENT

Le prêtre (le plus souvent un vicaire lorsqu'il fallait aller loin, comme sur la route des cimes, sur les flancs de l'*Ursuya*) va, en soutane à la maison. Souvent il se faisait accompagner (en moto...). Il n'avait pas d'enfant de chœur.

Arrivé devant la maison, il mettait surplis et étole.

Il entre. La première voisine est là, à côté du cercueil à surveiller la combustion des cierges placés tout autour. Le premier voisin, qui va prendre la croix, est derrière lui. Le curé ne voyait guère que les premiers voisins, homme et femme quand il commence les prières.

Le deuil est derrière les draps entourant le cercueil, dans *ezkaratza*; cousins, voisins du quartier (*kartierra*) attendent devant la porte; les gens du village attendent à l'église, ou en route (aujourd'hui encore).

Le prêtre bénit le mort en disant une phrase du "De Profundis": "Si iniquitates..."

Puis il dit le "De Profundis" et bénit à nouveau le mort avec le buis bénit se trouvant à côté du cercueil.

Le curé se retourne et tout le monde part, le premier voisin en tête avec la croix. Le charpentier règle le départ du cortège, distribue les gerbes, etc.

Cette étape du rite est: *gorputzaren altxatzia*.

Le curé entonne "Exaltabunt Domino," le psaume 50, et l'on chantait le "Miserere", en route, jusqu'à l'arrivée à l'église. S'il y avait un chantre avec lui, à deux ils alternaient le chant. Le cercueil était porté par des voisins désignés par le premier voisin qui recevait des directives en ce sens par la famille (on doit oublier toute dispute et fâcheries face à la mort). A Paskaleku, sur l'*Ursuya*, le chemin n'était pas goudronné et les voisins portaient le cercueil sur un brancard, fait de perches et de cordes, confectionné par les voisins (*andak*). A Cambo même, il y avait un corbillard tiré par un cheval. Dans les années 1955-1960 ce véhicule montait à Paskaleku.

Il n'y avait jamais de jonchée sur le passage du cortège.

Ce cortège s'appelle *enterramendia* (*enterramendia patsaten da; enterramenduko jendiak*).

Sur la route d'Hasparren, à la côte, il y a le kiosque. Là le curé attendait le cortège. Il est en aube, accompagné de deux enfants de chœur, il porte la hampe de la croix tenue par le premier voisin. Parfois c'est un vicaire qui attendait à cet endroit. Parfois il arrivait que le curé attende à la porte de l'église, au porche. En fait cela dépendait des familles, le curé pouvait aller lui-même fort loin pour chercher le corps d'un bienfaiteur de la paroisse. Au bourg même, le curé pouvait faire la levée du corps et, dans ce cas, ce sont les vicaires qui attendaient. Tout cela est affaire de circonstances. Rarement le curé allait chercher le mort avec ses trois vicaires.

Le cortège est au complet quand il entre dans l'église; certains se sont joints à lui sous le porche ou à l'entrée du cimetière.

On met le cercueil sur le catafalque et, si c'est le cas, on le recouvre du drap de la confrérie du Tiers-ordre. Ce drap recouvrait le cercueil dans *ezkaratza*, des voisins l'avaient pris aux quatre coins et s'étaient placés entre le prêtre et le cercueil. Ce drap était de couleur marron.

Le premier voisin reste un temps dans la nef, derrière le cercueil, en tenant la croix (fixée sur la hampe). Les prêtres chantent un invitoire: "Venez tous au Seigneur, adorons notre maître" (*Venite adoremus...*).

Le premier voisin attend un signe du prêtre; il pose alors la croix sur le cercueil ou l'on met une autre croix. Il va à sa place et la messe, à proprement parler, commence.

Le deuil des femmes était au premier rang, en entrant à gauche; celui des hommes, à droite; le cercueil est entre eux, devant la Table sainte. Au milieu de la Sainte table, dans l'axe de la nef, se trouvait le curé, à sa gauche le chantre et à sa droite le ou les vicaires. Ils entonnent un chant et le curé se dirige vers l'autel.

La messe s'achève. Le curé enlève la chasuble et met la chape noire. C'est l'absoute (*Absolbia*). Le premier voisin prend la croix et se place devant le cercueil, à l'opposé de la Table Sainte, prêt à partir. Le curé est à l'opposé, il n'est pas accompagné d'enfant de chœur. Il donne au voisin le signe de départ. Le cortège se reconstitue, comme à l'aller, mais il

est beaucoup plus important; en général tout le monde allait au cimetière (qui est éloigné de l'église). Des gens pouvaient à nouveau se joindre au cortège.

On chantait, durant le trajet, le cantique de Zacharie, "Benedictus Dominus... " On arrive au cimetière. La fosse avait été ouverte par un ouvrier de l'entreprise de menuisier-charpentier, si ce travail lui a été confié: Hainçüberro, ou l'entreprise Etcheverry ou Bats...

On priait autour de la tombe. On terminait par une bénédiction.

La famille est regroupée autour du prêtre, ainsi que tous ceux qui assistent aux obsèques.

La famille se retirait et n'assistait pas à l'ensevelissement.

Pendant ce temps, chaque famille du village allait à sa tombe pour prier.

A partir de 1948, la famille se dirigeait vers l'entrée du cimetière et attendait là les condoléances (*esku emaitak*).

Le premier voisin, *kurutzeketaria*, dévissait la hampe (*zangoa*) de la croix (l'ensemble était lourd) et la donnait au curé. Ils remontaient, côte à côte, à l'église tout en discutant.

Beaucoup d'étrangers viennent se faire soigner à Cambo. Il arrivait que l'un d'eux meure; les gens du village n'assistaient pas à l'enterrement. Cependant il y avait toujours un porte-croix qui était envoyé par l'une des entreprises de menuisier-charpentier mentionnées plus haut. Le témoin se souvient ainsi que, pour l'enterrement d'un jeune, ils étaient trois au cimetière: lui, le porte-croix et une infirmière.

Le prêtre (curé ou vicaire) ne faisait pas obligatoirement partie du repas. A la fin de ce repas, le premier voisin, ou le chantre, se lève et donne le signal de la prière commune: Gure Aita, Agur Maria, Gloria: 1) pour le mort, 2) pour tous les morts de la famille, 3) pour la personne qui, prenant part à ce repas, allait mourir la première. L'intention était formulée = "gure artetik lehen joanen dena", on peut traduire cette formule ainsi: "pour celui qui, d'entre nous (à ce repas) mourra le premier".

## LES CLASSES D'ENTERREMENT

Elles différaient par le nombre d'officiants: 1° classe: le curé et les deux vicaires, 3° classe: le curé seul avec le chantre.

Tout le monde désirait en fait la première classe (*mezarik ederrena*, comme on disait).

Quelques vêtements de deuil tels que la dalmatique de vicaire, la chasuble et la chape du prêtre étaient conservés, jusqu'il y a peu de temps, dans la maison Etchebestia, dans une armoire spéciale. Ceci semble avoir été une sorte de privilège; la maison "ayant fait des dons importants, dans le temps". Dans la même optique, des vases sacrés étaient conservés dans la maison Donesteia (Bustince).

Ces habits de cérémonie sont noirs. Depuis la réforme liturgique du 4-12-1963, le noir est devenu facultatif pour les messes des défunts. Il peut être remplacé par le violet qui sert aussi aux temps de l'Avent et de Carême. A l'article n°308, les pères Conciliaires ont dit que: "Les conférences

épiscopales peuvent déterminer et proposer au Siège apostolique, des adaptations qui correspondent aux besoins et à la mentalité des peuples".

Ces vêtements de prêtre, qui sont de moins en moins employés, risquent fort de devenir des "objets de curiosité".

## NOTES COMPLÉMENTAIRES

- La description donnée au sujet de la bénédiction du mort, à la maison, par le prêtre (position des voisins, de la famille, *hil ohia*, etc.) était en vigueur à Aincille en 1964 (village d'origine de Monsieur le curé).

- Cierges: 6 à 8 cierges; à la messe on utilisait ceux de l'église, à Cambo. Ailleurs, les familles achetaient ces cierges qui étaient amenés de *hil-ohia* à l'église. La voisine ou la benoîte mettait un noeud papillon noir (*floka*) autour de ces cierges. (Ces rubans restaient à l'église).

- *Ezko*: A Cambo les *ezko* étaient conservés dans des placards, à l'église même. La première voisine venait chercher l'*ezko* de la maison du mort et le portait dans le cortège funèbre. Elle le portait à nouveau au cimetière et le posait sur le cercueil durant les dernières prières. On n'amenait pas les cierges au cimetière.

- *Andere Serora*: C'est elle qui allumait les cierges placés autour du cercueil, à l'église. C'est également elle qui les déplaçait, et les remettait en place, s'ils gênaient durant la cérémonie (bénédictions du mort, arrivée et départ du cortège...).

- Expressions:

*Hila* est un état

*Heriotza* est une action, c'est le fait de mourir.

Le mort se dit aussi *gorputz*; le mort est ramené de l'hôpital: *gorputz etxerat ekarri dute*.

Les derniers jours de la vie (lorsque l'on a atteint les 80 ans environ), le témoin a entendu dire: "*lerro motxetarat heldua naiz*". Pour comprendre cela il faut savoir que les champs sont rarement rectangulaires mais le plus souvent trapézoïdaux. Les sillons sont alors faits de la plus grande vers la plus petite largeur, où ils finissent en se raccourcissant.

Mon témoin me confirme le fait qu'il n'a jamais entendu, lui non plus, d'expression dérisoire désignant la mort ou le cimetière. Il me dit "c'est dû, je pense, au respect que l'on a pour nos morts"

## AUTOUR DE LA MORT ET DES OBSÈQUES EN VILLE

A Bayonne dans les années 1980

A partir de mon expérience de curé de la Cathédrale et après en avoir parlé avec quelques confrères bayonnais, voici un modeste témoignage sur ce que l'Eglise, en ces années 80, vit chez nous "autour de la mort et des obsèques"...

## LORSQUE LE DÉCÈS SURVIENT

Comme chacun sait, les gens ne meurent pas chez eux comme autrefois, mais de plus en plus dans un établisse-